

ce qu'il est convenu d'appeler la « voix officielle » et pro-augustéenne de l'*Énéide* ne peut se concevoir autrement que sur le mode du bellicisme triomphaliste et manichéen, tout ce qui sort de ce registre tombant automatiquement dans le domaine de la subversion ; or cela ne va pas nécessairement de soi dans le contexte des années vingt, où les priorités politiques allaient sans doute moins vers la « croisade idéologique » (comme dans la décennie précédente) que vers la réconciliation, l'apaisement, et donc la déploration des pertes communes : la fameuse « polyphonie » virgilienne tant soulignée par les critiques (à la suite de G. B. Conte et non sans schématiser parfois sa pensée) n'aboutit pas inéluctablement à une cacophonie. Quoi qu'il en soit, malgré une tendance à la simplification problématique et, plus marginalement, au forçage interprétatif (par exemple p. 179, l'occurrence de l'adjectif *pulcher* en V, 728 est raccrochée de façon très lointaine et contournée à la thématique sacrificielle), cette thèse alerte et bien menée peut être considérée comme un bonne approche du thème de la mort prématurée dans l'*Énéide*, et intéressera vivement tous ceux qui s'intéressent de près à cette œuvre.

François RIPOLL

Pablo MARTÍNEZ ASTORINO, *La apoteosis en las Metamorfosis de Ovidio. Diseño estructural, mitologización y "lectura" en la representación de apoteosis y sus contextos*. Bahia Blanca, Editorial de la Universidad Nacional del Sur, 2017. 1 vol. broché, 24 x 18 cm, XVI-394 p. (SERIE EXTENSIÓN. COLECCION ESTUDIOS SOCIALES Y HUMANIDADES). Prix non communiqué. ISBN 978-987-655-080-2.

L'ouvrage est issu de la thèse de doctorat que Pablo Martínez Astorino a soutenue à l'Université de La Plata (Argentine) sous la co-direction de Lía Galàn et de l'éminent spécialiste d'Ovide, Karl Galinsky. La publication, avec une importante actualisation bibliographique, a été également enrichie grâce à différentes bourses, invitations en Allemagne et aides bibliographiques de collègues, à quoi s'ajoutent une douzaine d'articles de l'auteur déjà publiés. Le volume de près de 400 pages se développe en deux parties très disproportionnées, la première comptant 60 pages et la seconde 260. La présentation est très curieuse : les chapitres ne sont pas numérotés mais leur titre est encadré de deux §, ce qui ne permet pas un repérage facile dans le livre. La bibliographie qui suit est extrêmement riche, même si l'on peut déplorer des oublis comme l'étude – importante à mes yeux – de H. Vial, « Frontières en métamorphose : le prologue et l'épilogue des *Métamorphoses* d'Ovide » (in Br. Bureau & Chr. Nicolas éd., *Commencer et Finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, Lyon, 2008, II, p. 393-410) ; et l'auteur ne cite apparemment que des textes dont il s'est servi, ainsi de l'ouvrage dirigé par P. Knox, *A Companion to Ovid*, qui n'apparaît (p. 369) qu'au détour d'un article signé E. J. Kenney ; or, dans ce *Companion*, l'étude de G. D. Williams (« *The Metamorphoses* : Politics and narrative ») aurait également mérité d'être citée. L'ouvrage s'achève sur un double index fort utile – celui des passages cités et un index général. L'auteur adopte, dans chacun de ses chapitres, une construction rigoureuse : il fait systématiquement un état de la question avant de développer ses propres analyses fondées sur l'étude précise du passage qu'il a choisi d'étudier. Dans la première partie *L'apothéose dans la structure des Métamorphoses* (p. 31-91), il se focalise

étrangement – car il n’y a pas à proprement parler d’apothéose – sur la création de l’homme selon un double paradigme – intratextuel et intertextuel –, pour souligner que la mise en scène ovidienne commence par la création de l’homme pour se terminer par l’apothéose du poète. Il aurait peut-être été plus judicieux de commencer l’ouvrage par la *Valeur sémantique de l’apothéose* (titre de la seconde partie) pour bien délimiter le sens que l’auteur donne à ce terme. Pour en revenir à la première partie, dans le premier chapitre *Création de l’homme et apothéose*, l’auteur distingue (p. 39) deux versions de cette création, l’une par un *ille opifex rerum* de caractère philosophique et l’autre par un *satus Iapeto* (p. 47) de nature mythologique. Au paragraphe consacré à « paradigme de création et apothéose » (p. 59), l’auteur consacre une page intéressante aux emplois de *pars* (p. 59), appliquée au devenir de l’homme et à la partie de lui qui permet l’apothéose. Le chapitre sur *Les modèles poétiques* (p. 63-91) donne à l’auteur l’occasion d’insister sur l’influence d’Hésiode, mais aussi sur l’*Églogue* 6 de Virgile et sur le chant de Silène, ce qui permet à P. Martinez Astorino de traquer les sens de *carmen* dans les *Métamorphoses*. Quant à la seconde partie (p. 95-351), elle se déploie en cinq chapitres dont le premier et le dernier sont étrangement intitulés *Introduction* (p. 95-115) et *Conclusions* (p. 353-358). Chaque chapitre reproduit des travaux antérieurs de l’auteur, soit des articles soit des communications (à la pagination fort inégale), ce qui génère des redites, parfois dans les titres mêmes. Ces textes, dédiés à des figures renvoyant à des lieux et à des mythes, sont organisés pour conduire le lecteur d’un passé semi-historique – Thèbes – à l’histoire de Rome et aux grandes figures de Rome, dans les derniers livres. Dans le premier chapitre, *Ino, Cadmos et Harmonie dans le contexte de la filiation thébaine* (p. 117-152), s’affirme poétiquement l’idée que l’homme peut arriver à être dieu par sa *pietas*. Dans les pages consacrées à Hercules mythicus : *du sanctius animal à l’apothéose et à Rome* (p. 153-192), l’hypotexte virgilien sert de soubassement à la figure du héros qui est le paradigme du sauveur. Sa métamorphose le fait passer du statut de *uictor* à celui de *uindex*, et reste indissolublement liée à la *uirtus* du personnage. On passe ensuite à la figure d’Énée dans *Énée, Virgile et le motif de l’apothéose dans l’Énéide-Odyssée ovidienne* (p. 193-246), qui devient un héros romain par la réutilisation différenciée du récit virgilien et qui obéit à un motif intratextuel. Là encore, c’est la *uirtus* du personnage qui lui vaut cette métamorphose. Après Énée, en suivant le développement du poète, l’auteur s’intéresse à Romulus, dans le chapitre *‘Mythologisation’ et ‘lecture’ dans le passage de Romulus et Hersilia* (p. 247-280) : si l’apothéose d’Hersilia est une invention du poète, celle de Romulus remonte au premier livre des *Annales* d’Ennius, tout comme son identification à Quirinus. Nous en arrivons ensuite à Pythagore dans *Pythagore et l’‘apothéose’ de Rome (Métamorphoses 15, 418-452)* (p. 281-294) : l’auteur modifie le point de vue généralement adopté par la critique et focalise son propos sur le catalogue des villes pour montrer les affinités entre Rome (point culminant du catalogue) et le motif de l’apothéose. L’avant-dernier chapitre continue à suivre la chronologie puisqu’il y est question des apothéoses de César et d’Auguste (p. 295-335) : l’auteur s’inscrit en faux contre la posture majoritaire de la critique qui interprète les vers 746-751 dans un sens ironique ; pour lui, ce passage est absolument nécessaire à la dynamique narrative de l’œuvre. Il croit encore, contrairement à la critique en général, que le mythe est étroitement lié à l’histoire universelle. À ses yeux, le passage sur l’*ambitus* de Vénus est

central pour analyser la déviation de l'ironie ou sur la manière dont l'ironie, dans les *Métamorphoses*, cache toujours des allusions qui ne sont pas ironiques. Avant les dernières pages de conclusions (p. 353-358) qui ressaisissent les différents points de commentaire et d'analyse abordés dans le livre, le dernier chapitre est consacré à *L'apothéose dans la sphragis ovidienne : la uirtus du poète, le sanctius animal et Rome* (p. 337-351) : l'auteur pointe l'importance, dans le texte ovidien, du terme *opus* qui peut désigner l'œuvre artistique, mais aussi une tâche, un travail, une activité. Ovide voudrait dire qu'il a accompli une tâche lui permettant d'obtenir une apothéose et dans laquelle se manifeste sa *uirtus*, pointant ainsi la supériorité du poète et de la poésie. Il n'est pas facile d'écrire encore sur les *Métamorphoses* après toutes les études qui ont été consacrées à ce chef-d'œuvre. Pablo Martínez Astorino a trouvé une marge d'originalité en modifiant la focale et en ré-interrogeant les interprétations – par exemple l'ironie – à partir de l'étude des textes. Ce livre bien écrit et facile à lire, fruit d'années de travail sur les *Métamorphoses*, apporte sa pierre à la construction de l'interprétation ovidienne.

Béatrice BAKHOUCHE

Anne LAGIÈRE, *La Thébaïde de Stace et le sublime*. Bruxelles, Société d'études latines de Bruxelles – Peeters, 2017. 1 vol., 300 p. (LATOMUS, 358). Prix : 57 €. ISBN 978-90-429-3558-7.

Cet ouvrage est l'émanation d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 2014. Il s'inscrit dans un regain d'intérêt actuel pour la question du sublime, illustré par plusieurs colloques récents et, dans le domaine de l'épopée latine, par la thèse de H. Day sur Lucain (2013) ainsi que par les travaux de Ph. Hardie. A. Lagièrre s'éloigne néanmoins de ces derniers par son refus de principe d'envisager le sublime « immanent » et « antéthéorique » d'origine empédocléenne et lucrétienne pour s'en tenir à une approche théorisante solidement arrimée sur les réflexions du pseudo-Longin (en une lecture un peu sélective et parfois simplificatrice de ce dernier toutefois). Un choix méthodologique qui se défend dans la mesure où le *Traité du Sublime*, sans doute antérieur de quelques années à la *Thébaïde*, s'inscrit dans un courant esthétique contemporain de la seconde moitié du 1^{er} s. dont Sénèque et Lucain sont aussi imprégnés (au reste, la thèse d'A. Lagièrre associe étroitement esthétique sublime et esthétique sénéquienne, jusqu'à les assimiler un peu trop rapidement quelquefois, mais en apportant, du coup, des réflexions intéressantes sur l'influence sénéquienne chez Stace). Ce mémoire s'inscrit surtout dans la lignée des travaux pionniers de F. Delarue sur le sublime chez Stace, ainsi que de ceux de M. Leigh. Le chapitre préliminaire s'attache à la clarification notionnelle du sujet et, après avoir repoussé avec raison les notions peu opératoires de « baroque » et de « maniérisme », s'efforce de dégager du Pseudo-Longin, à défaut d'une illusoire définition unitaire du sublime, les traits caractéristiques de ce dernier : rôle central du *pathos* lié à l'*hypsos* comme déclencheur de l'effet d'*ekplèxis*, qui engendre l'état d'*ekstatis* ; un mécanisme fondamental dont la suite de l'ouvrage illustrera la mise en œuvre par des études de cas. L'importance des motifs de la verticalité (en hauteur ou en profondeur) et de l'ascension est bien soulignée, et l'analyse insiste sur le soubassement platonicien et stoïcien de la théorie, tout en opérant une différenciation opportune